

Le Périple de Hannon. Navire phénicien. Terre-cuite, provenance Sidon, 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.. Musée national de Beyrouth, Liban. (Source: http://www.cosmovisions.com/PeripleHannon.htm)

Il existe un corpus de textes ayant trait aux contacts de civilisations (celles des Africains et celles de leurs interlocuteurs étrangers), aux dynamiques internes des entités sociales politiques et culturelles : (relations à l'intérieur d'une région, relations entre pays et régions) ; nous pouvons ainsi citer le périple des Phéniciens du pharaon Nechao entre les VII<sup>éme</sup> et VI<sup>éme</sup> siècles avant notre ère (cf. Hérodote IV, 42), celui du perse Sataspés (Hérodote IV, 43), celui du Pseudo-Scylax (Hérodote IV, 44) entre les VI<sup>éme</sup> et V siècles, l'expédition des jeunes Nasamons, des jeunes libyens vers le sud (Hérodote III, 32-33), les expéditions d'Eudoxe de Cyzique au II<sup>éme</sup> siècle avant notre ère (Strabon III 3, 4, 5), des généraux romains Cornelius Balbus contre les Garamantes et Julius Maternus au pays d'Agisymba, entre le Tchad et le Niger au I<sup>er</sup> siècle de notre ère siècle (cf. Ptolémée, I, 8, 4).

# Éclairage sur l'étymologie du terme "Gorille"

Babacar DIOP Buuba

Résumé: En se reportant aux sources historiques de l'Antiquité, grecques notamment, et en utilisant les données de la linguistique, l'auteur propose un nouvel éclairage sur l'étymologie du terme "gorille". Cette recherche sur l'origine du mot "gorille" le conduit aussi à souligner tout l'intérêt de l'étude des divers voyages/expéditions maritimes dont l'Afrique a fait l'objet dans l'Antiquité ainsi que celle des relations qui ont pu s'établir entre les navigateurs et les peuples rencontrés sur le continent africain.

Abstract: Putting under light the etymology of the term "Gorilla". Referring to the historical sources of The Antiquity, notably the Greek ones, using the data of linguistic, the author proposes to put under a new light the etymology of the term "gorilla". This research on the origin of the word gorilla also leads him to underline all the interest of the study of the different maritime trips/expeditions, the purpose of which was Africa in the antiquity, as well as the study of the relations that can have established themselves between the navigators and the people met on the African continent.

### 1. Questions de méthode

La fétichisation de l'écriture par l'*Europe des Lumières* avant conduit à exclure une grande partie de l'humanité du champ historique. Ainsi dans la première écriture de l'histoire de l'humanité sous l'égide de l'Unesco<sup>1</sup> l'Afrique, surtout celle dite Noire, avait été presque oubliée; il a fallu par la suite un combat opiniâtre d'intellectuels africains, parmi lesquels Cheikh Anta Diop, pour que non seulement les méthodes d'investigation historique soient affinées, mais encore que l'Afrique retrouve sa vraie place et qui n'est pas des moindres dans l'aventure humaine. Mieux encore, les progrès de la recherche permettent aujourd'hui de constater que, même dans l'invention des supports et des modalités communicationnels, le continent africain a fait preuve d'originalité et de productivité précoce et diversifiée<sup>2</sup>.

Ainsi donc le recours à l'utilisation combinée des sources s'impose à la nouvelle historiographie, celle du monde et celle de l'Afrique. Serge Bahuchet est d'avis « qu'une discipline est impuissante à elle seule à construire un processus historique, et seule la conjonction d'approches différentes le permettra »<sup>3</sup>. L'auteur évoque les apports de l'archéologie, de l'écologie, de la linguistique tout en attirant l'attention sur le fait que « les

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Histoire du développement culturel et scientifique de l'humanité, Robert Laffont, Paris, vol. I, 1963.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> voir Simon Battestini, Écriture et texte, Presses Universitaires de Laval - Présence africaine, 1997.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Serge Bahuchet, « Fragments pour une histoire de la forêt africaine et son peuplement : les données linguistiques et culturelles » in Unesco, L'alimentation en forêt tropicale, vol I, pp. 98-99.

analyses linguistiques s'appliquent à une échelle de temps limitée, en particulier elles ne pourraient pas se substituer aux recherches archéologiques »<sup>4</sup>.

# 2. Langues et textes

Quels grands défis donc pour les chercheurs africains quand les moyens manquent pour entreprendre les fouilles archéologiques décisives et quand les textes manquent pour éclairer les chaînons manquants du continuum historique africain! Les difficultés de l'entreprise avaient conduit le R. Mauny à se montrer extrêmement prudent dans son ouvrage. Les siècles obscurs de l'Afrique noire (Paris, Fayard, 1971).

Notre hypothèse est qu'une utilisation fine de la linguistique diachronique africaine permet à la fois de remonter très loin dans le temps et de puiser des renseignements d'une qualité exceptionnelle.

Il existe un corpus de textes qui offrent plusieurs avantages ayant trait aux contacts de civilisations (celles des Africains et celles de leurs interlocuteurs étrangers), aux dynamiques internes des entités sociales politiques et culturelles : (relations à l'intérieur d'une région, relations entre pays et régions) ; nous pouvons ainsi citer le périple des Phéniciens du pharaon Nechao entre les VII<sup>éme</sup> et VI<sup>éme</sup> siècles avant notre ère (cf. Hérodote IV, 42), celui du perse Sataspés (Hérodote IV, 43), celui du Pseudo-Scylax (Hérodote IV, 44) entre les VI<sup>éme</sup> et V siècles, l'expédition des jeunes Nasamons, des jeunes libyens vers le sud (Hérodote III, 32-33), les expéditions d'Eudoxe de Cyzique au II<sup>éme</sup> siècle avant notre ère (Strabon III 3, 4, 5), des généraux romains Cornelius Balbus contre les Garamantes et Julius Maternus au pays d'Agisymba, entre le Tchad et le Niger au I<sup>er</sup> siècle de notre ère siècle (cf. Ptolémée, I, 8, 4).

Si la plupart de ces textes donnent des indications intéressantes sur les toponymes et ethnonymes africains, il en est un qui soulève de manière explicite des questions linguistiques particulièrement éclairantes.

En effet, la narration du voyage d'Eudoxe (Strabon II, 3, 4, 5) informe que l'explorateur aurait rencontré des Éthiopiens occidentaux voisins de Bocchus, roi de Mauritanie; il affirme aussi qu'il est convaincu qu'il y a une parenté linguistique entre populations de l'Afrique de l'Ouest et de l'Est, enfin il donne des indices matériels (morceau de bois provenant d'une épave avec un cheval sculpté) prouvant qu'il existait des mouvements d'objets et de personnes entre les deux cornes de l'Afrique. La mention des indices linguistiques a fait l'objet de commentaires.

Ainsi, J. Desanges n'a pas manqué d'exprimer son scepticisme « le premier venu, dit il, peut parvenir à détecter quelques ressemblances phonétiques et sémantiques en comparant les lexiques de deux langues quelconques, et c'est ainsi qu'on a cru prouver par exemple, la parenté de l'ancien égyptien et du wolof actuellement parlé au Sénégal... »<sup>5</sup>. L'allusion est claire pour qui connaît les combats menés pour la réécriture de l'histoire de l'Afrique, le rôle et la place joués par Cheikh Anta Diop pour établir le lien entre l'histoire de l'Égypte antique et celle du reste du continent.

<sup>4</sup> Ihidem

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> J. Desanges, Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique, École Française de Rome, 1978, p. 167.

Notre propos va consister à établir la grande fécondité des champs linguistiques offerts par les sources de l'antiquité. Le texte qui va être la base de notre démonstration est le texte controversé du périple de Hannon le Carthaginois.

#### 3. Les fameux Gorilles

Le texte en question aurait existé sous différentes versions dont celles en punique et qui auraient été détruites en -146 lors de la destruction du temple de Baal Hammon à Carthage, en grec dont celle connue sous le titre de « manuscrit de Heidelberg » datant du  $IX^{\text{\'eme}}$  ou  $X^{\text{\'eme}}$  siècles de notre ère.

J. Desanges s'est attaché à montrer la complexité de la critique interne et externe du document. Il a rappelé qu'il n'y avait accord ni sur la date ni sur la réalité de l'exploit ; aucun consensus ne s'est dégagé sur la reconstitution des conditions techniques du périple, encore moins sur la transmission du texte, surtout celle de la version grecque. Il a donné une revue de la controverse chez les érudits qui se sont exprimés en anglais, italien, allemand et français.

L'analyse des points de controverse autour de ce texte permet de relever globalement trois types d'attitudes.

- La première attitude est celle des sceptiques qui émettent des réserves sur l'authenticité de la source<sup>6</sup>.
- La seconde est minimaliste : les tenants de cette position pensent que, si le voyage a eu lieu, il n'a pas dépassé le cap Juby, voire le cap Noun sur la côte nord occidentale de l'Afrique, entre le Maroc et la Mauritanie actuels<sup>7</sup>.
- La dernière, maximaliste, est d'avis que Hannon et ses compagnons auraient atteint l'Afrique tropicale, jusqu'en Guinée Conakry, voire jusqu'au Cameroun<sup>8</sup>.

Le règlement du premier problème soulevé ne pose pas de grandes difficultés dans la mesure où presque tout le monde admet qu'il y a plusieurs versions, donc les interpolations les manipulations, les erreurs de copistes peuvent être admises. Quant aux débats entre minimalistes et maximalistes, il peut être dépassé, si on exploite à fond tous les indices des versions et si on procède aux croisements des données littéraires, linguistiques, techniques, archéologiques etc.

<sup>6</sup> voir G. Germain « Qu'est ce que le Périple d'Hannon : document, amplification littéraire ou faux intégral ? » dans *Hespéris*, XLIV, 1957, p. 228-239.

<sup>7</sup> J. Carcopino, Le Maroc antique, 2º édition, Paris 1947 pp. 73-103 G. et C. Ch. Picard, Vie et Mort de Carthage, Paris, 1970, pp. 118-122; idem, "Le Périple d'Hannon n'est pas un faux " in Archaeologica, n°10 mai-juin 1971, p. 54 idem, La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal, Paris, 1948, pp. 228-239; voir E. Mveng Les sources grecques de l'histoire négro-africaine, depuis Homère à Strabon, Paris, Présence Africaine, 1972.

<sup>8</sup> Voir L. L. Richon: "Le périple d'Hannon et les navigations carthaginoises sur la côte marocaine" in *Bulletin du comité marocain de la documentation historique*, 4 mai 1956; R. Mauny, "Notes sur le périple d'Hannon", dans Comptes rendus de la 1<sup>ève</sup> Conférence Internationale des Africanistes de l'Ouest (1945), Dakar 1951 II p. 507; idem, "Le Périple d'Hannon, un faux célèbre" in Archaeologia, n°37, nov.-déc. 1970 p. 76-80; idem, "Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise (1434)", Lisbon 1960, p. 29-30.

La piste linguistique a d'autant plus d'intérêt qu'elle permet de dégager un espace culturel dans lequel seraient parvenus les Carthaginois. De quel espace s'agit il ? Quels en sont les indices ?

Commençons d'abord à isoler le passage qui va nous servir dans notre démonstration. Il s'agit du chapitre 18, le dernier donc<sup>9</sup>. Que dit le texte ?

Après avoir traversé bien des épreuves, Hannon et ses compagnons arrivent dans une baie nommée « la Corne du Midi ».

« Dans le fond de ce golfe existait une île qui, comme la précédente, renfermait un lac dans lequel se trouvait une île peuplée de sauvages. Les femmes, plus nombreuses que les hommes, avaient le corps velu et nos interprètes les nommaient gorilles. Ne nous ne pûmes saisir aucun homme, car ils fuyaient à travers les précipices et se défendaient à coups de pierres, mais nous prîmes trois femmes : elles rompaient leurs liens, nous mordaient et nous déchiraient avec fureur; nous les tuâmes donc et, les ayant écorchées, nous rapportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes naviguer plus loin, faute de vivre ».

G. Demerliac et S. Meirat font partie des maximalistes qui sont allés le plus loin dans les identifications en les actualisant 10.

Analysant le passage en question ils concluent : l'île basse et boisée que délimitent la Bimbia et la Baie Moucouchou serait celle décrite par Hannon. L'Ilot que ceinturent les Bras Mutumal, Tende et Victoria pourrait coïncider avec l'autre île pleine d'hommes sauvages. Hannon se préparerait à remonter le Wouri quand les vivres lui manquèrent. Les deux auteurs sont d'avis que es animaux qui ont été tués sont bien « des singes anthropoïdes qui dérangés, ont exprimé leurs mécontentement »<sup>11</sup>.

Il faut préciser que l'identification camerounaise est facilitée par les passages antécédents où il a été question de l'expression grecque du *Théon Ochema*, le char des dieux, que nos deux auteurs ont mis en parallèle avec les termes phénicien (*Requiya* = support, trône, firmament) et douala Madingo *na loba* (plate-forme ou trône des dieux) équivalant à Mont Cameroun. Les deux auteurs, au fait des débats linguistiques, estiment plausible l'origine africaine (négro-africaine pour être précis) du terme gorilles. Ils estiment que pour l'approfondissement de la recherche on devrait se focaliser sur le pourtour du golfe du Biafra.

Dans notre thèse d'État<sup>12</sup> nous avons essayé de montrer que d'autres passages du même texte (ch. IX et X) semblent offrir la possibilité d'identification sénégalaise, par exemple la mention des îles proches d'une embouchure (celle du fleuve Sénégal?). Ce sont des éléments topologiques, hydrographiques et surtout linguistiques qui nous ont amené à suggérer un espace géographique et culturel. En effet, le terme grec gorilles, d'origine africaine, nous a fait penser aux termes wolof golo, (le singe) pulaar nguru (la peau) soninké goloma (être humain de petite taille).

J. Desanges avait trouvé incongrue l'hypothèse de J. Carcopino consistant à rapprocher gorilles du mot wolof  $g\hat{o}r$ , ( $g\acute{o}or$  dans la nouvelle transcription). Il est d'avis que l'éclairage devrait tenir compte des changements graphiques : les Gorgades ou Gorgones, présentes dans la mythologie grecque depuis Hérodote, et localisées à l'ouest du continent africain,

11 Idem, ibidem, p. 147.

<sup>9</sup> Dans la version traduite par Bougainville dans Mémoire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Tome XXVI – XXVIII reprise par Mveng op. cit. p. 47 dans Les sources grecques de l'histoire négro-africaine.

<sup>10</sup> G. Demerliac et J. Meirat, Hannon et l'empire punique, Paris, Les Belles Lettres 1983, pp.

<sup>12</sup> Regards croisés sur la géographie ancienne de l'Afrique, Université de Dakar, 2002, p. 216 sq.

dans le pays des Hespérides, ont cédé la place aux gorilles 13. Même si nous partageons les conseils de J. Desanges à propos de la prudence dont il faut s'entourer, nous pensons que la piste wolof est d'autant plus intéressante qu'elle permet de mettre en relation golo (singe) et góor (homme). Le radical gr qu'on trouve aussi en pulaar gorko, en sereer ngóor spécifie le mâle en opposition à la femelle. Nous signalons au passage que c'est par ce terme que certains Africains (les Ivoiriens par exemple) désignent les Sénégalais (góor gi). L'éclairage fourni par le pulaar nguru la peau au singulier, guri au pluriel est à exploiter. Le singe n'est-il pas l'animal le plus proche de l'Être humain avec une différence nettement perceptible au plan physique : il a plus de poils ; son cousin le singe qui a pu devenir habilis, puis erectus, puis sapiens et enfin sapiens sapiens est presque glabre.

La piste wolof permet, elle, de dépasser certaines objections : en effet J. Desanges s'étonne que J. Carcopino essaie de s'accrocher au terme góor qui évoque le mâle, au lieu de jigéen qui renvoie à la femme et il rappelle que Gorgades est en concurrence avec Gorilles. Et pourtant l'expression wolof goor ga dee ! qui peut signifier « un homme assurément » peut être mise en parallèle avec les Gorgades, quant au terme gorilles il peut être mis en parallèle avec l'expression « goor yi yaay » qui signifie « oh, maman, des hommes ! » Dans les deux cas il pourrait s'agir d'exclamations, de cris de stupeur. Dès lors on pourrait dégager deux constantes :

- la première est qu'on désigne des êtres humains ;
- la seconde est très intéressante, parce qu'elle ouvre une perspective qu'on n'avait pas encore exploitée jusqu'à présent : il pourrait s'agir de femmes de cette région d'Afrique de l'ouest qui exprimeraient leur surprise et leur crainte face à des hommes inconnus. Renversement de perspective donc! Il ne s'agirait plus de Carthaginois qui auraient rencontré des monstres, mais de femmes ouest-africaines qui auraient manifesté leur résistance face à des explorateurs pas bien intentionnés à leurs avis.

Enfin, la piste wolof fixe un socle fondamental : le rapport entre l'homme et le singe : en wolof il suffit de jouer avec les liquides l (golo) et r (goro) pour retrouver indications scientifiques et trait d'humour : le goro en wolof renvoie à la fois au gendre et aux beaux parents. Le beau parent n'est-il pas « notre singe » qu'on ne pas exclure de la famille.

Il reste qu'on peut se poser la question de savoir si les Carthaginois ont rencontré des gorilles durant l'étape tropicale (Sénégal actuel) ou équatoriale (Cameroun actuel). Pour répondre à cette question il faudrait avoir assez d'informations sur l'espace des gorilles en Afrique durant l'antiquité. En tout état de cause il faut tenir compte du fait qu'il y a, comme souvent dans les traditions orales et dans le processus de transcription et de transmission, des télescopages de souvenirs ; ici il s'agirait de souvenirs de voyages dans la zone des savanes et dans celle des forêts, souvenirs intégrant faunes tropicales (singes de petite taille) équatoriale (grands singes, gorilles).

Pourquoi les Carthaginois se sont-ils donnés tant de peine pour longer la côte atlantique de l'Afrique et braver les intempéries, les courants et les vents marins, risquer leurs vies ?

Pour Demerliac et Meirat l'objectif principal était d'organiser l'exploitation de la route du Sud, d'installer des colons carthaginois. Ces colons seraient originaires de Carthage, d'Espagne (Gadès) et de Lixos, ancien comptoir carthaginois déjà installé sur la côte. La mention d'un nouveau comptoir Thymiaterion (actuelle Mehedya) est à lier à cet objectif. A leur avis l'expédition serait celle d'un roi Carthaginois, Hannon entre 470 et 460 avant notre ère, quelques années après celle de son frère Himilcon. Ces opérations seraient

<sup>13</sup> J. Desanges, op. cit., p. 64.

postérieures au désastre d'Himère (480 avant notre ère) qui avait consacré la perte pour les Carthaginois de leurs possessions siciliennes. La traversée aurait commencé au plus tôt au mois de mars à l'équinoxe du printemps, début de la période favorable à la navigation et le retour, au plus tard au mois de septembre, avant l'équinoxe d'automne, la date limite de la navigation dans ces parages dans l'Antiquité.

Michel Hound Jahoué lui est d'avis que plusieurs motifs étaient à la base de ce voyage. Il reprend les arguments de certains spécialistes qui évoquent soit des préoccupations démographiques soit socio-politiques, soit économiques (commerce de l'or, du cuivre et de l'étain, exploitation du sel et industrie de poissons<sup>14</sup>).

En tout état de cause il est permis de mettre en parallèle ce texte avec les autres informations fournies par les auteurs anciens sur le commerce entre Cathaginois et Africains de l'ouest et sur les autres périples atlantiques, qu'ils soient ceux de Carthaginois, ou Grecs d'occident (Marseille) ou de Perses, et plus tard de Romains sans oublier les premiers précurseurs à notre connaissance, à savoir celui les marins phéniciens au service du pharaon Nechao (entre le VIIème et VIème siècles) de notre ère. Mieux encore certains spécialistes n'ont pas hésité à remonter plus loin et à mettre en relation les exploits militaires de Taharqa (XXVème dynastie égyptienne au VIIIème siècle avant notre ère) et l'élargissement des contacts des Africains au Proche Orient, en Méditerranée orientale et occidentale. Il reste que les sources sur lesquelles ils s'appuient doivent faire l'objet de critiques plus approfondies 15. Toutefois ces hypothèses hardies ont l'avantage de permettre de comprendre que les tentatives ultérieures, comme celle du pharaon pour la circumnavigation de l'Afrique ne sont pas le fait du hasard.

M'Hamed Fantar a du reste indiqué des pistes intéressantes sur les contacts entre Égyptiens et Carthaginois. Il a montré comment la nouvelle colonie phénicienne en Afrique a pu hériter des acquis d'une ancienne coopération égypto-phénicienne. Il a relevé des objets qui attestent ces relations : aiguières en bronze aux anses décorées de têtes coiffées à l'égyptienne et surmontées d'attributs égyptiens, des amulettes, des bijoux, des scarabées en grand nombre et d'une grande diversité. Il s'est interrogé sur la présence des Égyptiens à Carthage. Si les données historiographiques ne lui permettent pas de livrer des réponses systématiques, il n'en souligne pas moins la présence d'anthroponymes comme *Misry* et *Misrat* (termes sémitiques désignant l'ouest et par suite l'Égypte dans l'onomastique carthaginoise<sup>16</sup>.

#### 4. Conclusion

Toute cette réflexion nous a été inspirée par un texte grec, traduction d'une narration carthaginoise, contaminée par des croyances ouest africaines. Cheikh Anta Diop a raison d'insister sur l'intérêt qu'il faut accorder à l'approfondissement de la recherche portant sur les relations entre Carthage et le reste de l'Afrique:

« On raconte que Barka était frère de Ndiadjan Ndiaye (le héros fondateur du Jolof, l'Empire qui avait regroupé différentes ethnies du Sénégal) et que sa mère Farimata Sall, fille de Lam Toro, était de la race peule des Belianke. C'est de son nom Barka que serait venu le mot

Michel Hound Jahoué, "La controverse autour de quelques problèmes 'secondaires' du Périple d'Hannon" in *Afrika Zamani*, n°12 et 13, 1981, p. 5 à 14.

<sup>15</sup> Voir par exemple la contribution de Peggy A. Brookds - Bertram in Van Sertima, Egypt, Child of Africa, p. 179 sq.

M'Hamed Fantar, "Présence égyptienne à Carthage", in Hommages à J. Leclant vol. 3, pp. 203 – 211.

Barka ou Barak qui désigne le roi du Walo, région de l'estuaire du fleuve Sénégal, que les Carthaginois auraient remonté (d'après l'interprétation très controversée de certains documents historiques romains) jusqu'au Bambouk, aux confins du Kaarta : il y a dans ce récit une constellation de noms carthaginois qui ne seraient peut-être pas le fait du hasard, mais seules des fouilles dûment menées tout le long du fleuve Sénégal, jusqu'au pays de Kaarta, pourraient confirmer cette hypothèse, avec la découverte d'objets puniques caractéristiques.

En effet, Barka n'est pas une racine arabe, mais carthaginoise et désigne la royauté, là ou les Carthaginois auraient débarqué, s'ils étaient jamais venus au Sénégal. Belianké est un terme composé qui se décompose de la façon suivante en peul ou même en soninké: Bel + nke = les hommes de Bel ou Bal (dieu punique); et nous savons que Bal est aujourd'hui encore un nom propre des Toucouleurs, l'ethnie qui vit dans la dite région du fleuve – Kaarta est pratiquement le terme même qu'utilisaient les Carthaginois pour désigner leur ville, que les Romains appelaient Carthage – D'après le texte controversé du périple de Hannon, les Carthaginois auraient déposé une colonie (60 personnes ou 30 couples) à l'île de Cerné, qui serait une bande de terre près de l'estuaire du fleuve Sénégal. Le terme Belianke, formé sur le même modèle que Soninké, Malinké etc, est nécessairement antérieur à l'islam et remonterait au VIe siècle avant notre ère au temps où le culte de Baal était encore en vigueur »<sup>17</sup>.



Carte de « l'Ancien monde » de Pomponius Mela, géographe originaire du sud de l'Espagne, ayant vécu au premier siècle après J.-C. ; il est l'auteur de l'ouvrage écrit en latin De Situ Orbis. Sa carte mentionne le lieu Gorgades sur la façade atlantique de l'Afrique.

## □L'auteur

Babacar Diop Buuba est Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences humaines. Sa thèse, soutenue à l'Université Cheikh Anat Diop de Dakar, en 2002, a pour titre : Regards croisés sur la géographie ancienne de l'Afrique.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Cheikh Anta Diop, Civilisation ou Barbarie, Paris, Présence Africaine, 1981 p. 89-90.